

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 35 (1906)
Heft: 15

Rubrik: De fil en aiguille

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

drais pas que ma prose jette l'effroi dans le cœur des débutants, et j'ajouterai que, même dans les moments les plus critiques, c'est une grande consolation de pouvoir se dire : j'ai rempli mon devoir.

Loin de moi également, d'avoir voulu par ces quelques lignes critiquer l'intention du législateur. Mais n'est-il cependant pas permis de se demander, en présence de la difficulté toujours grandissante d'obtenir une bonne fréquentation pendant les travaux de la campagne, s'il ne serait pas possible de faire quelque chose, soit pour faciliter à l'instituteur l'exécution de son devoir, soit pour faire mieux comprendre dans le sein des populations que le congé individuel ne doit être que tout à fait exceptionnel, et que le père de famille doit savoir s'imposer quelques sacrifices pour faciliter à ses enfants la fréquentation régulière de l'école ? En terminant, je dirai que je serais tout heureux si ces quelques lignes pouvaient amener, par la voie du *Bulletin pédagogique*, un échange de vue sur cette question des permissions dont l'importance est loin d'être négligeable.

M.

De fil en aiguille

I

Les livres anonymes ne jouissent pas, en général, d'une bonne presse. Nous aimons qu'un volume se présente sous un nom d'auteur, fut-ce un pseudonyme. Mais, en fait de livres, le contenu seul importe. On jette au panier la lettre anonyme, car elle veut presque toujours mordre dans l'ombre. Le livre anonyme, par contre, veut souvent faire du bien dans l'ombre. La main gauche doit ignorer ce que la droite a écrit.

Plus dédaignés encore sont les livres anonymes officiels. Parce qu'ils ont été publiés aux frais de l'Etat, on se croit dégagé de toute reconnaissance, de toute estime. On ne voit dans l'Etat qu'une abstraction, qu'une administration impersonnelle. On oublie méchamment que les auteurs de ce livre sont des hommes aussi, qu'ils ont travaillé, qu'ils ont peiné, qu'ils ont consacré « et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits » à l'œuvre d'utilité publique. Afin que cette œuvre soit vraiment publique, afin qu'on ne puisse pas prétendre qu'elle est celle de Paul ou de Jean, l'auteur a renoncé au droit d'étaler largement sur la couverture ses noms, prénoms et titres ; il a renoncé aux compliments des revues et des journaux ; il a renoncé à la légitime satisfaction des services rendus. Si le public refusait de reconnaître la réelle valeur d'un travail sérieux, quoique anonyme, quoique officiel, ce serait de la plus noire injustice. Et si l'auteur est une dame, l'injustice se double d'impertinence, d'une impertinence plus cruelle que l'injustice même.

C'est pourquoi j'ose espérer que les institutrices, et les instituteurs aussi, voudront bien apprécier à sa juste valeur, qui est considérable, l'ouvrage que le Dépôt central du matériel scolaire vient de publier sur *L'Enseignement des travaux manuels. Travaux à l'aiguille*. On a beaucoup discoursu, cette année-ci, sur les travaux manuels. Je m'étonne que les institutrices, trop modestes, n'aient pas fait remarquer que, tandis que les instituteurs en sont réduits à former des vœux lointains pour l'introduction des travaux manuels dans leurs écoles, elles ont, elles, leurs ateliers scolaires; elles ont l'aiguille.

Les auteurs de ce livre ne l'ont point présenté au public en une pompeuse préface. Elles ont dédaigné de proclamer l'utilité, la nécessité de leur volume et des méthodes qu'il préconise. Elles ont eu la modestie de taire la valeur pratique, sociale, aussi bien que pédagogique, de l'enseignement à l'aiguille.

Mais il est des gens, et combien nombreux, à qui il ne faut se lasser de répéter que cet enseignement est bon, qu'il est indispensable, que ce serait déchoir que de le négliger. Il est des gens à qui l'on ne saurait trop redire qu'en fait de bas, de chemises, de pantalons, de tricotages et de raccommodages, la routine maternelle ne suffit pas. Il faut crier sur les toits et dans les carrefours qu'une jeune fille doit savoir tailler un jupon, rapiécer la culotte de son étourdi de frère, réparer, autant que faire se peut, « des ans l'irréparable outrage » dans la veste de travail de son père, confectionner d'une façon rationnelle et hygiénique la lingerie sommaire et délicate de la petite sœur survenue la semaine dernière, — en attendant qu'elle veille à la garde-robe de son mari et de ses enfants.

Aussi bien les auteurs ont-elles visé, dans leur livre, à cet immédiatement pratique, à cet immédiatement utile dont ont fait tant de cas en nos temps utilitaires. Elles ont donné les instructions les plus minutieuses et les plus claires et les plus simples sur la manière de tenir le crochet ou l'aiguille, sur les coutures et les rapiécages, sur les mesures à prendre et les patrons à découper. Les pièces décrites sont celles qui garnissent les armoires modestes de nos ouvrières accortes, de nos paysannes aisées. Le superflu n'a pas obtenu droit d'entrée dans ces pages sévères. Les « damettes » de nos campagnes, comme les appelait Sciobéret, n'y trouveraient pas assez de volants, pas assez de falbalas. L'art de coudre un bouton y a paru plus important que l'art de chiffonner un « plissé ».

II

Si nous concédons au travail manuel une place dans l'école primaire, c'est moins comme instruction professionnelle que comme moyen d'éducation. Ceux-là qui en prônent l'utilité pratique et l'influence sociale en ont quelquefois oublié la valeur éducative. Les travaux à l'aiguille ne forment pas dans l'école un état dans l'état; ils doivent se soumettre au but général de l'enseignement primaire. Les doigts, la main de l'enfant ont besoin d'être exercés, et son œil a besoin d'apprendre à discerner les formes et les couleurs. Oh ! combien, ceux-là ne le soupçonnent pas qui ne sont ni pédagogues, ni psychologues ! Or, la main qui pique l'aiguille dans l'étoffe acquiert

cette souplesse ; l'œil qui estime la largeur des points, la courbure des lignes, acquiert de la netteté, de la précision. Il faut un effort d'intelligence très appréciable pour découper une toile dans les proportions voulues, pour agencer les diverses mailles d'un tricot, pour assembler les diverses pièces d'un corsage. Les auteurs ont indiqué, pour la confection des ouvrages, une succession progressive, une lente et sage gradation, qui ne relèvent point seulement de la seule pratique routinière, mais de la pédagogie et de la psychologie. Oserai-je ici, moi, profane, présenter timidement une observation ? Ne serait-il pas à propos de faire précéder les leçons des travaux à l'aiguille de quelques « occupations » frœbeliennes : le poinçonnage, le découpage, le collage, le tissage ? Ces exercices préliminaires n'épargneraient-ils pas plus d'un point incorrect, plus d'une coupe maladroite, plus d'une explication impatientée ?

A l'éducation des sens et de l'intelligence s'adjoint l'éducation non moins précieuse de la propreté et du goût. La propreté est une demi vertu, a-t-on dit ; elle est aussi la compagne inséparable de toutes les vertus. On augure mal de la propreté « intérieure » d'un individu extérieurement malpropre, déchiré et dépenaillé. Le temps n'est plus, Dieu merci, où, dans nos campagnes, les ménagères affairées appliquaient tant bien que mal, plutôt mal que bien, sur la veste trouée de leur mari un chiffon quelconque. N'avons-nous cependant plus aucun progrès à réaliser ? Il est une propreté de la couture et du raccommodage qui vaut bien celle que procure l'eau. Il faut qu'une femme veille à l'une et à l'autre.

Les prédicateurs dénoncent souvent du haut de la chaire la vanité féminine. Une revue ecclésiastique allemande leur faisait remarquer, il y a quelques mois, que, s'ils avaient raison de défendre leurs tendres ouailles contre l'astucieuse insinuation du démon de la mode, peut-être ne rendaient-ils pas justice à l'ange de la mode, car il en est un. Le beau n'est pas l'ennemi du bien. Saint Paul propose aux chrétiennes de son temps et de tous les temps cette règle de conduite : « Qu'elles se parent avec décence et sobriété ». Qu'elles se parent ! Avec décence et sobriété sans doute, mais qu'elles se parent ! La décence et la sobriété n'excluent nullement une certaine élégance. La propreté et le goût sont des parures que les plus pauvres peuvent s'accorder. Un tablier joliment taillé par la jeune fille dans une percale agréable et simple, cousu par elle, garni si l'on veut d'un bout de dentelle, est moins cher et plus élégant que l'infâme fanfreluche achetée au bazar du bourg voisin. Nos moralistes et nos « folkloristes » se plaignent de l'abandon de nos costumes nationaux, de l'introduction dans nos vallées de toute la camelotte des colporteurs. La meilleure manière de combattre cette tendance n'est elle pas de former le goût de nos fillettes ? Pour combattre le démon de la mode, les institutrices voudront bien devenir, par leurs exemples et par leurs paroles, par la pratique et par la théorie, des anges de la mode.

III

Ce livre sur *L'Enseignement des Travaux à l'aiguille*, écrit par nous, adapté à nos besoins, à nos mœurs, doit sortir du Dépôt

central du matériel scolaire ou de la bibliothèque de nos maîtresses d'ouvrage et se répandre dans le pays ; nos jeunes ménagères doivent se le procurer et le consulter. Elles y trouveront, minutieusement décrite, la façon de tricoter une brassière, de tailler une chemisette, de coudre un jupon, de rapiécer un pantalon et mille autres instructions profitables. Elles n'auront plus à procéder au hasard, à emprunter d'une voisine un patron plus ou moins heureux. Elles y apprendront comment on prend une mesure et comment on utilise cette mesure. De nombreuses gravures, de nombreuses réductions de patrons les aideront dans cette étude.

Les soirées d'hiver, si longues, si solitaires parfois, seront employées à constituer à la fillette qui grandit, au bébé qui viendra avec le printemps, une garde-robe aimable et simple ; elle remettra en bon état la sienne et celle de son mari. Et les heures paraîtront courtes, remplies qu'elles sont par la course agile de l'aiguille, par le ronronnement du fil, par la chanson de la toile froissée. Nos aïeules filaient ; nos sœurs et nos filles coudront. L'aiguille fera au roman une concurrence que personne ne qualifiera de déloyale.

Faire aimer l'aiguille, voilà une tâche que nos dévouées maîtresses d'école voudront bien inscrire dans leur programme éducatif. Et cette tâche renferme toutes les autres. Pour aimer l'aiguille il faut que les doigts sachent la faire courir ; il faut que les yeux sachent la surveiller ; il faut que l'intelligence sache la diriger ; il faut que le goût enfin sache présider à la création de ces œuvres d'art pas bien riches, mais si délicates.

En confectionnant un humble corsage, la jeune fille y coud quelque chose des chansons qu'elle chante et des rêves qu'elle poursuit. La jeune mère, en assemblant les pièces de la chemisette de son petit dernier, y coud quelque chose de son amour maternel. Et vraiment il me semble que le corsage enserrera la taille de la jeune fille d'une courbe plus avenante, que la chemisette revêtira le corps frêle du nouveau-né d'une enveloppe plus chaude, que si l'un et l'autre avaient été achetés dans un vulgaire magasin. L'homme laisse dans son travail un peu de son âme et de sa vie, et c'est ce qui fait que le travail de l'homme diffère si fort du travail de la machine. Je crois que nos vêtements nous deviendront plus chers si ceux qui nous aiment ont cousu dans leurs plis un peu de leur pensée et de leur cœur. Le titre que les auteurs ont donné à leur livre est un peu lourd, alors qu'il s'agit d'un art si souple, si délicat ; il ne promet pas beaucoup de poésie. Il suffit cependant de le feuilleter pour en trouver, car elles ont, elles aussi, en l'écrivant, déposé en ces pages quelque chose de leur pensée et de leur cœur, leur désir surtout d'être utiles à nos filles petites et grandes, et par elles à nos hommes jeunes et vieux, et par elles et par eux à notre bon et beau pays fribourgeois.

